

Grammaticalement

Vache! Vachard! Vacherie! Pourquoi la vache a-t-elle inspiré ces qualifications péjoratives? On a ses raisons dans le langage. Sans nul doute ne se laisse-t-elle pas faire la bestiasse. Et cogne-t-elle par surprise l'importun. Rétive et têtue. À preuve ce "vachement" d'insistance le plus souvent laudatif. Vachement bien alors la vache! Et moins vache en sa peau adverbiale qu'en son usage nominal. Les dérivés sont, eux, sensiblement infériorisés. La vachère et le vacher un peu en retrait des bergers et bergères de l'Astrée, plus bouseux, plus crottés, sans la noblesse de l'accession au panthéon littéraire de la pastorale, relégués à un rôle plus trivial. Aux pâtres les amours bucoliques, aux vachers le labeur des mangeoires. Et si ce n'est l'amour vache, dans tous les cas relève-t-il moins de l'idylle champêtre que des gaillardises et paillardises de la bête à deux dos. La bible brebis incite aux amours éthérées. La solide vache vachue, comme à un féminin de couillue, fait dans le brut. Le puissant. Comme au bestiaire tantrique où à la "femme vache" doit s'accoupler un homologue bien membré. Linguistiquement antithétique la bovidée! À la fois méprisée et admirée. Mère nourricière mais amante exigeante au sabot capricieux. Jusqu'à devenir, en juron femelle, franchement vulgaire quand l'insulte s'affuble en grosse vache alors même que les maigres sont décriées. Faudrait savoir! Si vache maigre annonce disette et camarde, grosse vache devrait être festive et roborative. Car la vache grasse travaille à son mieux, nullement paresseuse et molle comme son homonyme insultant. La vachette réconcilie un peu l'alerte féminité et la promesse d'abondance. Mais elle diminue la vache ramenée à sa prime jeunesse. Tout autant que la génisse, réservée au domaine agricole ou au lexique poétique d'antan, dans lequel placer la vache relevait du défi. Force génisses et périphrases prolifèrent aux cieux de l'académique langage, où paissent taures et "bêtes à beurre". Tandis qu'isolés, trônent l'insurpassable épithète homérique d'Athéna la bien nommée "aux yeux de vaches" – tant il est vrai que sont larges et beaux leurs yeux expressifs – et les majestueuses vaches appolinariennes des *Colchiques* processionnairement portées par le chantant du chant.



Vue de vache mère

Elles s'approchent d'un pas chaloupé. Charpente fine, membres nerveux. Endimanchées dans leur robe de pie. Le poil luisant, la peau souple, cornes plantées dans la ligne du chignon se recourbant gracieusement vers l'avant pour se relever ensuite en croissant à la pointe incurvée, elles avancent, imposantes, blanc diadème en écusson frontal. Sur la route de Karnak, regard mobile, oreilles agitées mais la mamelle chaude et maternelle, dodelinent du col une berceuse d'une étrange douceur les Bretonnes Pie Noir au sabot preste et aux yeux incisifs.



Isis

Isis, la déesse vache, garde le seuil. C'est elle qui a rassemblé les morceaux d'Osiris. D'elle il renaît. En elle se rassemble la lignée des vaches divines, des Hathor, des Nout et de bien d'autres, qui la contiennent et qu'elle contient dans un emboîtement prolix de vaches gigognes. Elle se décrypte au déroulé des papyrus et aux bas-reliefs des pyramides, hiéroglyphe hiératique gravé dans l'épure d'une ressemblance qui devient signe, d'une mimesis qui se fait écriture. Là, sous sa forme humaine, en son corps impérial de déesse, là sous les espèces de son incarnation animale couronnée du disque solaire. Tendait sa mamelle à Pharaon qui tête à tête le pis sacré. Réengendrant chaque matin le soleil Ré, " le petit veau à la bouche pure ", dont elle est à la fois épouse, mère et fille. Et de son règne déchu, enfoui sous les crues limoneuses du Nil, elle domine encore la troupe agitée de son engeance qui s'engouffre, beuglant et mugissant, dans des ruelles étroites ou qu'assaillent aux bords de l'eau croupie des nuées de mouches noires chassées d'un fouet de queue nerveuse. Crottées, bouse séchée aux fesses, elles tirent charrettes et remorques dans les allées grouillantes des marchés. Mais la silhouette est la même. Identiquement longiligne, taillée d'angles et de lignes nettes. Cette vache élancée qui bondit brusquement par-dessus le trottoir comme à un saut démesuré vers l'ailleurs, c'est Isis elle-même. Est-ce cela qui reste de nos dieux ? La mémoire d'un élan et, à la longue corne d'une Isis roturière, une quête jamais finie ?



Vue de vache furieuse

Elle va charger. Oreilles feuillues perpendiculaires au front. Mufle en avant, narines ouvertes d'où jaillit une buée. Patte droite levée, prête au lancé du galop. Le poids du corps ramassé aux épaules, brassée de beiges qui se rassemblent et bouffe large, ventrue, épaisse derrière la meule. Le regard fixe. Décidé. Elle va charger ! Et déboule soudain cette masse imposante avec une rapidité d'étalon emballé. Heureusement la course est courte. Elle s'immobilise. Le flanc fumant. Le pis ballant entre les cuisses. Frissonnant de tout son corps épais. Belle baleine sur sa mer verte reconquise.



Morvanelles

Au pied du cimetière où tu reposes, les prés pentus de ton Morvan natal. Où nous allions marchant des jours entiers sous le ciel changeant. Brèves averses trouant les rais du soleil entre les sentes. Puis de nouveau l'étal du chaud. Puis la bourrasque. Et c'était nu au-dessous des nuages. Sans bêtes ni gens. Sauf les vaches paissant paisibles et souveraines. Primitives. Comme un tableau d'origine ou de fin des temps. De temps d'avant ou d'après l'humain. De temps d'éternité. Sous leur garde, tu es. Au chaud de leur muflle large soufflera-t-il la même vie que celle qu'insufflait dans la crèche de ton enfance, la vache de laine au berceau de paille du nouveau-né? Elles sont là. Toujours pareilles. Veillant ta tombe que je voudrais berceau de renaissance. Et sont les vaches morvanelles santons de mon imagerie consolatrice. Gardiennes de nos âmes. Accompagnatrices ancestrales du mystère de nos destinées.